

L'amère patrie

Tiré d'un article de Christian Roudaut pour le journal 'Le Monde' - Illustrations de Dan Mountford



À lire certains articles et commentaires, on croirait que la France entière prépare ses valises. D'un côté, il y a ces pauvres riches fuyant le matraquage fiscal à la sauce hollandaise. De l'autre, les pauvres pauvres lassés du chômage et des petits boulots*. En septembre, un appel retentissant (et un peu grandiloquent) dans les colonnes d'un quotidien incitait même la jeunesse française à quitter le vieux navire en perdition : "*Jeunes de France, votre salut est ailleurs : barrez-vous*!*". Malgré cette morosité, tous les ans, des dizaines de milliers de Français "osent" faire le chemin inverse en retrouvant la mère patrie. Après des années d'éloignement, ces "impats" (néologisme dérivé du mot "expat") doivent réapprendre à vivre dans leur pays. Car beaucoup d'entre eux souffrent d'un mal encore mal connu : **le choc du retour**.

"Ce qui m'aide à tenir, c'est de me dire que je vais repartir un jour." Corinne Béquin n'a pas de destination précise en tête. Seule certitude : elle ne veut pas rester en France. Après sept ans en Tunisie, puis quatre en Chine, cette mère de quatre enfants se sent prisonnière de sa petite banlieue de Verneuil-sur-Seine (Yvelines) qu'elle a retrouvée la mort dans l'âme : "*J'ai l'impression d'avoir vieilli d'un coup. Je me sens dépressive et j'ai des crises d'angoisse. A Shanghai, c'était très facile de se faire des amis. Ici, je suis retombée dans l'anonymat. Je me sens comme une étrangère dans mon propre pays.*" Etranger dans son propre pays : l'expression revient comme un leitmotiv dans la bouche des anciens expatriés. L'atterrissage est d'autant plus brutal que la période d'expatriation a été longue (on parle du "cap des cinq ans"), le pays de résidence éloigné et le retour subi.

C'est précisément dans ces conditions que les Béquin ont reposé leurs valises en France en janvier dernier. Cadre dirigeant d'une multinationale américaine, l'époux de Corinne n'a eu d'autre choix que d'accepter sa relocalisation en région parisienne, au beau milieu de l'année scolaire. Leur vague à l'âme s'est aussitôt heurté à l'incompréhension des proches : "*Votre famille ne s'attend pas à ce que vous ne soyez pas heureux de rentrer, confie Pascal Béquin. Mais la réalité est que nous nous sommes habitués à vivre loin d'eux.*" D'autant plus que les impatriés ne font normalement pas pleurer dans les chaumières. Leur déprime du retour est bien souvent ressentie comme des jérémiades d'enfants gâtés devant abandonner leurs primes d'éloignement, leur voiture de fonction et la nombreuse domesticité de leur vaste villa sous les tropiques.

En réalité, la grande majorité des Français de l'étranger vivent plutôt chichement, souvent sous contrat local et sans le fameux "package" qui a fait les beaux jours de l'expatriation. De plus en plus d'émigrés, en général des jeunes, tentent l'aventure en solo sans être "détachés" (et donc grassement payés) par une administration ou une grande entreprise.

RETROUVER LEURS REPÈRES

Dès lors, le choc du retour ne se résume pas à la perte d'éventuels privilèges, ni même aux tracasseries de l'administration française - pas toujours très flexible face à ces enfants prodiges de la République qui ont le mauvais goût de n'entrer dans aucune case. Le mal est plus secret, plus diffus, plus inavouable aussi. Après avoir elles-mêmes ressenti ce spleen, Solenn Flajoliet (six ans à Singapour) et Karolina Ehretsmann (huit années au Pakistan, aux Emirats arabes unis et en Angleterre) ont décidé d'aider tous ceux qui peinent à retrouver leurs marques en France. Ces deux "consultantes interculturelles" animent gracieusement des sessions d'information aux allures de psychothérapie de groupe.

Face à une trentaine de personnes récemment rentrées des quatre coins du monde, les deux intervenantes alternent conseils pratiques et recommandations d'ordre affectif. *"Notre expatriation nous a changés, mais ce n'est qu'au retour que l'on en prend pleinement conscience. On a la langue mais plus les codes. Et, autant il est normal de se sentir étranger à l'étranger, autant il est difficile de se sentir étranger chez soi."* Durant la session de deux heures, chacun est invité à lister les difficultés liées à son retour sur un post-it rose. Le tableau brossé n'est pas franchement de la même couleur : attitude négative, rigidité de l'administration et du système scolaire, froideur des rapports humains, assistanat et individualisme... L'amère patrie passe un mauvais quart d'heure. Rien ne semble tourner rond dans l'Hexagone. Les deux expertes en retours difficiles invitent alors l'audience à *"se raccrocher aux bons côtés de la France : la beauté de ses paysages et de Paris, les arts de la table, la richesse de l'offre culturelle"*.



Leur bonne nouvelle pour ces impats qui broient du noir est que, après des hauts (la lune de miel de l'arrivée) et des bas (le contrecoup du retour), la réadaptation à la vie française prendrait un an en moyenne. Mais la règle n'a rien de mathématique, comme peut en témoigner Jean-François Scordia. Fuyant *"le stress de Manhattan"* où il travaillait dans l'hôtellerie, ce Breton aspirait à un rythme de vie plus paisible dans sa région natale. Mais, mois après mois, le rêve du retour aux sources a tourné au cauchemar. En 2004, au bout de trois ans sans emploi, la confiance en berne et les finances à sec, il doit repartir aux Etats-Unis en catastrophe, avec son jeune fils et sa femme américaine, méditant amèrement le vieux dicton "Nul n'est prophète en son pays". Lui qui avait enchaîné les postes à responsabilités dans les adresses les plus courues de New York a du revoir ses ambitions françaises à la baisse : *"A l'ANPE, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas proposé de devenir serveur. Je leur ai pourtant dit que j'avais eu jusqu'à soixante employés sous*

mes ordres." Avec ses phrases truffées d'anglicismes et son style très direct, "à l'anglo-saxonne", Jean-François Scordia s'est heurté au scepticisme des banques et des employeurs potentiels. Personne ne semblait croire à la réalité de son rêve américain : *"Quand je leur parlais de chiffres d'affaires de 10 millions de dollars pour un restaurant, ils pensaient que je racontais des bobards*. Pour moi, c'est le signe d'un pays qui pense petit. On dirait qu'il y a une peur de progresser et de grandir."*



Les expats, souvent des innovateurs sachant prendre des risques...

Par frilosité et conservatisme, la France se prive-t-elle de tous ces talents extérieurs qui ramènent dans leurs bagages des idées nouvelles et un regard neuf sur leur vieux pays ? C'est le sentiment de bon nombre d'impats, frustrés de constater le faible intérêt que suscite leur expérience à l'étranger. Ils ne servent d'ailleurs pas toujours leur cause en entonnant un peu trop systématiquement le sempiternel refrain du 'c'était mieux ailleurs', si exaspérant aux oreilles de leurs compatriotes restés dans l'Hexagone, c'est-à-dire l'immense majorité. Ceci dit, les Français

émigrent de plus en plus. Leur nombre à l'étranger est aujourd'hui estimé à 2,5 millions. D'où peut-être la nécessité d'aider un peu plus tous ceux qui le souhaiteraient lorsqu'ils rentrent au pays...

UN CERTAIN RAPPORT À LA CULTURE...

Si beaucoup d'impats se désolent de l'état dans lequel ils ont retrouvé leur pays, d'autres apprécient les avantages qu'offre encore notre "chère" République avec d'autant plus de force qu'ils en ont été privés durant des années. C'est le cas de Louisa Zanoun, historienne et chercheuse en poste d'abord à Londres, puis à Montréal. Elle tenait absolument à scolariser sa fille, aujourd'hui âgée de 8 ans, dans un établissement français. Rentrée en juillet 2010 après douze ans à l'étranger, elle a redécouvert *'un certain rapport à la culture'* qu'elle ne trouvait pas au Canada. Aujourd'hui, elle jouit du goût français pour le débat : *"En France, les gens sont intéressés par tout ce qui se passe, tout le monde a une opinion sur tout."* Un contraste bienvenu, selon elle, avec les sujets de conversation passé-partout choisis pour ne fâcher personne dans les pays anglo-saxons. Louisa n'ignore pas les travers nationaux, et particulièrement parisiens. Elle cite pêle-mêle l'agressivité, le manque de savoir-vivre et de courtoisie, les rapports sociaux tendus, l'incivisme... Mais cette comédie humaine à la française ne lui font pas perdre son calme : *"Je regarde tout ça avec une sorte de détachement. Celui que j'avais à l'étranger et que j'ai gardé."* Son long séjour hors du bocal national lui a appris à toujours considérer les choses sous plusieurs angles.

Alors, à tous les Français trop facilement insatisfaits, elle a ce message simple à faire passer :

"Allez voir ce qui se passe ailleurs ! Partez !"

Partir ? Mais pour mieux revenir.

Vocabulaire :

- L'amère Patrie : jeu de mots sur 'la mère Patrie' (amer = bitter)
- Les 'pauvres' riches : les riches qui sont à plaindre à cause des impôts ;-) par opposition aux 'pauvres' pauvres, qui sont simplement à plaindre parce qu'ils sont pauvres
- Le matraquage fiscal : le grand nombre d'impôts de tous genre (c'est pour cela que des vedettes françaises comme Johnny Hallyday ou Gérard Depardieu préfèrent aller vivre à l'étranger (en Suisse pour le premier et en Belgique pour le second)
- à la sauce hollandaise : à la façon du président François Hollande (un socialiste qui a tendance à imposer les riches de plus en plus)
- le chômage : le fait de ne pas avoir de travail
- les petits boulots* : les travaux temporaires qu'on fait souvent au noir (illégalement) et qui rapportent un peu d'argent, pas assez pour vivre
- retentissant : qui fait beaucoup de bruit
- grandiloquent : un peu exagéré, théâtral
- ailleurs : ici, dans un autre pays
- barrez-vous !* : allez-vous en!
- la morosité : le manque de joie de vivre et de force vitale, la mauvaise humeur
- l'éloignement : le fait d'être loin
- tenir : ici, arriver à continuer (volhouden)
- la banlieue : les communes en dehors des villes (parfois riches, parfois pauvres, mais toujours dépendantes des transports)
- la mort dans l'âme : avec grand regret
- l'anonymat : le fait de ne pas connaître son voisin
- l'atterrissage : l'arrivée (d'un avion à l'aéroport)
- subi : non voulu
- le vague à l'âme : avec grande mélancolie
- se heurter à : entrer en conflit, en collision avec
- les proches : la famille et les amis intimes
- pleurer dans les chaumières : plaindre avec beaucoup de compassion
- des Jérémies : des plaintes, comme celles du prophète Jérémie
- la domesticité : l'ensemble des serviteurs
- chichement : sans luxe, pauvrement
- grassement : largement
- dès lors : à partir de ce moment
- les tracasseries : les déagréments inutiles
- un enfant prodige : celui dont on attend le retour
- diffus : un peu partout et nulle part en particulier
- inavouable : qu'on ne peut/veut pas raconter
- gracieusement : ici, gratuit
- broser un tableau
- la même couleur : ici, le rose (du post-it), le rose qui est la couleur du bonheur ('Moi, je vois la vie en rose...' d'Édith Piaf)
- l'assistanat : le fait d'être soutenu par le gouvernement, sans obligation de travailler
- passer un mauvais quart d'heure : subir pendant un certain temps une critique violente
- rien ne semble tourner rond dans l'Hexagone : rien ne semble aller bien dans la France métropolitaine
- l'audience : le public
- la lune de miel : le début plein de bonheur d'un mariage



- un drapeau est en berne quand il ne claque pas au vent, mais est à demi baissé en signe de deuil
- à sec : vide
- un dicton : une parole sage venant de la tradition d'un peuple
- des bobards* : des blagues, quelque chose qui n'est pas sérieux
- par frilosité : par peur d'avoir froid, peur de prendre des risques



- sempiternel : sans fin
- jouir : vivre avec plaisir
- passe-partout : qui peut ouvrir toutes les portes
- les travers de quelqu'un sont ses défauts, ses mauvaises habitudes
- pêle-mêle : sans ordre
- l'incivisme : le manque de sens civique
- un bocal est un pot en verre pour mettre conserves et confitures.

* français familier